

Pour conclure, cette pondéreuse enquête fait émerger une définition paradoxale de la modernité propre d'une époque à la recherche d'elle-même. L'ouvrage est complété par une *Bibliographie primaire* et une *Bibliographie secondaire* et par un *Index des noms d'auteurs et d'artistes*. Il est toutefois étonnant, et quelque peu décevant, de devoir signaler qu'à côté du volume *L'Italie dans l'Europe romantique. Confronti letterari e musicali* du Colloque de Vérone de 1993 publié par le C.I.R.V.I. (Centro Interuniversitario di Ricerche sul Viaggio in Italia) dirigé par le Prof. Emanuele Kanceff, on ne trouve cité aucun autre titre publié par ce Centre lequel, traitant du voyage en Italie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1820, offre une riche gamme de réflexions sur le néoclassicisme.

ANNAROSA POLI

STENDHAL, *Journaux et papiers*, vol. I, 1797-1804. Édition établie par CÉCILE MEYNARD, HÉLÈNE DE JACQUELOT et MARIE-ROSE CORREDOR. Grenoble, Ellug, 2013. Un vol. de 692 p.

La Bibliothèque Municipale de Grenoble possède, outre les manuscrits des romans non publiés du vivant de Stendhal et de ses autobiographies (*Henry Brulard*, *Souvenirs d'égotisme*), une masse de notes, de fragments, reliés en plus de vingt volumes et auxquels une équipe de l'Université de Grenoble s'est courageusement attelée. Stryenski, le premier découvreur et transcritteur d'une partie de ces manuscrits, parlait, en 1888, d'un « journal éparpillé par fragments dans plus de vingt volumes. On dirait des papiers accumulés depuis de nombreuses années et dont on a voulu respecter le désordre vivant ». Après lui, bien d'autres chercheurs se sont consacrés au déchiffrement et à des publications de ce que l'on a appelé journal de Stendhal : Arbelet, Debraye et Louis Royer, Martineau d'abord aux éditions du Divan puis dans la Pléiade, Del Litto, aux éditions du Cercle Bibliophile (dans la seule édition qui puisse s'intituler *Œuvres complètes* de Stendhal), enfin dans la nouvelle édition des *Journaux* à la Pléiade. Très peu de fragments donc restaient inédits ; mais, outre que les déchiffrements de l'écriture difficile de Stendhal peuvent varier, le contenu de ce qui fut retenu comme « journal de Stendhal » était fort différent d'une édition à une autre. Le parti pris par cette nouvelle édition est très justifié : tout publier, et renoncer à ces distinctions arbitraires qui avaient prévalu jusqu'ici, entre journal dit « intime », « journal littéraire », projets dramatiques. Tout se tient chez ce jeune écrivain qui se cherche et n'a pas encore trouvé sa voie. Aussi le titre *Journaux et papiers* semble particulièrement bien choisi et parfaitement adéquat.

Il s'agit de textes écrits entre 1797 et 1821. Cette édition comportera quatre volumes : 1797-1804, 1804-1806, 1806-1814, 1815-1821, avec cette forte coupure qui correspond à la fin du tome III et à la chute de l'Empire. Les éditrices se sont interdites des restructurations, elles ont conservé le désordre du vivant, la seule structure étant celle du Temps, c'est-à-dire de la chronologie ; cependant surgissent deux difficultés : tous les papiers ne sont pas datés de façon incontestable ; d'autre part, suivant en cela les tendances actuelles des publications de ce genre d'écrits, elles ont été soucieuses de tenir compte du support, par exemple lorsqu'une suite de notes s'inscrit sur un cahier nette-

ment constitué, le support pouvant correspondre à une certaine intention du scripteur ; tant pis s'il peut avoir des chevauchements, et pour une même période à la fois des cahiers et des paperolles éparses.

L'hétérogénéité du contenu est fort intéressante / À côté d'éléments qui constituent une écriture « personnelle » – les éditrices ont raison de préférer cette expression à celle de journal « intime », la notion d'intime étant floue et ambiguë – on trouve des « Pensées » qui se rattacheraient davantage à la tradition moraliste des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, à La Bruyère ou à Vauvenargues ; on trouve aussi des listes de livres à acheter, à lire, d'amis à voir, des classements de personnes en différents « tempéraments », selon la médecine de l'époque, toutes sortes de listes jamais indifférentes – on sait le lien qui existe entre la fiche et la création littéraire<sup>1</sup>. De nombreux commentaires de lecture aussi – à l'instar de Montaigne –, enfin, ce qui est le plus organisé, des notes et récits de voyage. On se rend compte de la limite fragile entre ce que l'on appelle « journal » et d'autres genres littéraires. Le « récit de journée », tel celui du 3 mai 1808, relève bien de la forme du « journal », et de son lien avec l'examen de conscience ; mais les « Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie » seraient davantage de l'ordre de l'autobiographie. Une autre limite est difficile à établir, celle qui existerait entre le journal et la correspondance, il n'est pas toujours possible de savoir si c'est la lettre qui réutilise un fragment du journal, ou l'inverse. Dans cette période où Beyle se cherche, n'est pas encore Stendhal et se croit destiné à devenir un auteur dramatique, les projets de théâtre abondent, et les éditrices ont eu raison de les laisser dans le fouillis de ces paperolles, et de ne pas, comme on l'avait fait jusque-là, les extraire du journal intime : la création n'est-elle pas le plus intime de l'écrivain ?

Elles ont généreusement accueilli également des textes écrits à quatre mains, en distinguant cependant autant que faire se peut, de quelles mains il s'agit : les amis, Faure, Crozet, parfois Pauline, la sœur. Elles n'ont pas exclu non plus les traductions, parfois restées encore inédites, que le jeune Beyle a faites de Virgile ou de Goldoni. On appréciera qu'elles donnent en annexe de ce tome I les notes de cours prises par Beyle à l'École centrale, essentiellement au « Cours de Belles lettres » de Dubois Fontanelle. On savait à quel point l'École centrale de Grenoble, créée par la Révolution, avait été importante dans la formation intellectuelle de Beyle-Stendhal ; ces notes de cours permettent de préciser comment. Comparées au cours de Dubois Fontanelle publié en 1813, elles montrent les choix du jeune garçon, ces centres d'intérêt (théâtre, histoire, poésie).

On pourrait se demander pourquoi, après avoir fait preuve d'une telle faculté d'accueil, les éditrices annoncent qu'elles n'intégreront pas les *marginalia* (la question ne se pose guère avant 1808 donc avant le tome III). Victor Del Litto avait même à partir des *marginalia* édité un « journal reconstitué » qui allait bien au-delà de la date où s'arrête le journal, puisque Stendhal jusqu'à la fin de sa vie annotait les ouvrages qu'il lisait, et aussi ses propres textes quand il les relisait. Seront-elles exclues parce qu'il s'agit d'un support différent ? Ces *marginalia*, à vrai dire, ne prennent tout leur sens, que si l'on a sous les yeux le

1. Voir Béatrice Didier et Jacques Neefs (dir.), *Classer penser, écrire, de Pascal à Péric*, Presses Universitaires de Vincennes, coll. « Manuscrits modernes », 1990.

texte qui a été commenté, mais alors il faudrait une bibliothèque, et les éditrices ont pensé qu'une édition en ligne de cet « hypertexte », serait préférable.

Originale par ses choix, cette édition est extrêmement savante par le nombre des notes, des éclaircissements qu'elle apporte ; minutieuse, elle nous renseigne sur tout ce que l'on peut désirer savoir : dates, circonstances, références, matière et qualité du support, etc... Elle se double d'une édition électronique, moins complète, mais plus facile à consulter par un public que l'on espère vaste.

Il n'est que juste de féliciter tous ceux qui ont contribué à cette entreprise, outre les trois éditrices. Cécile Meynard a eu l'excellente initiative de rapprocher l'équipe « littéraire », d'une équipe d'informaticiens de l'Université de Grenoble. M. Lebarbé a créé un logiciel spécialement adapté à l'édition de ces textes si hétérogènes et si complexes. Cécile Meynard, avec beaucoup d'énergie, a fédéré les chercheurs de plusieurs générations – aussi bien ce pionnier qu'est Gérard Rannaud que des « thésards », de jeunes vacataires – autour de séminaires qui permettent une réflexion en profondeur sur les problèmes techniques que pose une telle édition, et aussi qui permettent un questionnement extrêmement enrichissant sur ce qu'est le journal, et plus généralement sur ce qu'est l'écriture, d'autant qu'ont été invités aussi des spécialistes qui se sont occupés de journaux d'autres écrivains.

Enfin on rendra hommage aussi aux bibliothécaires de la Bibliothèque municipale, dont l'aide était indispensable, et aux presses de l'Université de Grenoble III qui se sont engagées dans une entreprise si monumentale. Il reste à souhaiter voir bientôt arriver les volumes suivants qui nous réservent certainement des découvertes.

BÉATRICE DIDIER

STENDHAL, *Œuvres romanesques complètes*, t. III. Édition établie par YVES ANSEL, PHILIPPE BERTHIER, XAVIER BOURDENET et SERGE LINKÈS. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014. Un vol. de 1 500 p.

Ce troisième et dernier tome, qui couvre les quatre dernières années de la vie de Stendhal (1838-1842), est celui de *La Chartreuse de Parme* ; secondairement, celui de *Lamiel* et de quatre histoires (dont *L'Abbesse de Castro*) recueillies, après la mort de Stendhal, dans les *Chroniques italiennes* ; accessoirement, si l'on ose dire, de quelques ébauches. Le parti chronologique de l'édition a abouti à disperser les histoires inspirées à Stendhal par les manuscrits italiens qu'il avait trouvés à Rome. Comme le rappelle Ph. Berthier, « il n'y a pas de *Chroniques italiennes* » ; ce titre n'apparaîtra qu'en 1865, en tête d'un volume publié par Michel Lévy. On se reportera donc au tome II si on souhaite recomposer entièrement ce volume posthume, voire au tome I si on lui agrège, comme l'ont souvent fait les éditeurs, l'histoire de *Vanina Vanini*. Pendant ces quatre années, dont la dernière fut assombrie par l'attaque cérébrale du 15 mars 1841, Stendhal a beaucoup écrit (aux œuvres romanesques s'ajoutent les « voyages en France », objet d'un autre volume de la Pléiade, et quelques bouts de journal intime) ; il a aussi beaucoup abandonné, victime de la fatigue, mais plus encore d'un syndrome de l'inachèvement apparu bien avant les premiers signes de la vieillesse.

P →